

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75.



1 ET 2. TOILETTE DE JEUNE FILLE POUR DÛNER OU PETITE SOIRÉE (DEVANT ET DOS).

sonnes surtout qui
la ceinture Bai
se les corsets très-
le corset *Sultane*,
ont tous faits avec
en faveur de leur
lement pour 7 et
ans un seul de ces
vendu bon mar-
le nouveautés, ne
ou comprend ains-
que les autres con-
Fétoffe.
bien compris les
à se servir de la
e en a voulu tenir
Longue, 41, et à
La même raison
i corset *Bains de*
(chaussée d'In-
Le prix est de
aris (33, rue Vi-

remière maison du
passementerie et
naité au degré le
é d'effilés lilliput,
ou longs, ou car-
rus depuis que le
de losange allongé,
acieux qu'original
mousseline brodée
chenillée couleur,
sole brodée au cor-
dir de lune, toutes
versellement adop-
supériorité, c'est
tant *Joséphine*. On
cheveau pour lui
main aux doigts
tte dont elle s'oc-
antin) est toujours

34, rue de Pen-
leuve de la Mode,
e robes, costumes,
d'élég. Nouveautés
Envoyer coursage et

la *Pâte épilatoire*
chimique ni aucun
re à tous les épila-
toires, etc., qui agis-
sésquent, attaquer
même du duvet et
son définitive. —
r. J. J. Rousseau.

à paru le 8 sep-
suivante :
ésique de J.-G. Pe-
Joanni Perronnet.
(il Voltaire).



réus
re et même néces-
12, quai Voltaire.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de jeune fille pour dîner ou soirée (devant et dos). — Dessin au crochet et lacet. — Col Louis XIII en dentelle Renaissance. — Manchette Louis XIII. — Dentelle Renaissance. — Garniture en dentelle. — Corbelle à papier (4 dessins). — Corbelle à cartes de visite. — Hâte vide-poche. — Cu fonction d'autrisme (devant et dos). — Toilette en faille bleue et rose. — Costume en cachemire et soie (devant et dos). — Costume en faille et bourrette. — Rébor. SUPPLÉMENTS : Planches de modes colorées. — Planches de patrons et de broderies.



8. BANDE POUR LE HAUT DE LA CORBELLE À PAPIER, FIG. 11.

crochet, mailles simples et barrettes. Notre dessin est si clair qu'on pourra facilement le copier maille par maille.

4-5. Col et manchette Louis XIII en dentelle Renaissance. — Modèle de la maison Lebel-Delalande, Aux Armoiries, 318, rue Saint-Honoré. — Notre dessin représente un peu plus de la moitié du col, grandeur naturelle; le milieu juste est indiqué par une petite étoile. Pour avoir le col en entier, il suffira, en décalquant le dessin, de retourner son papier et de l'ajuster au point

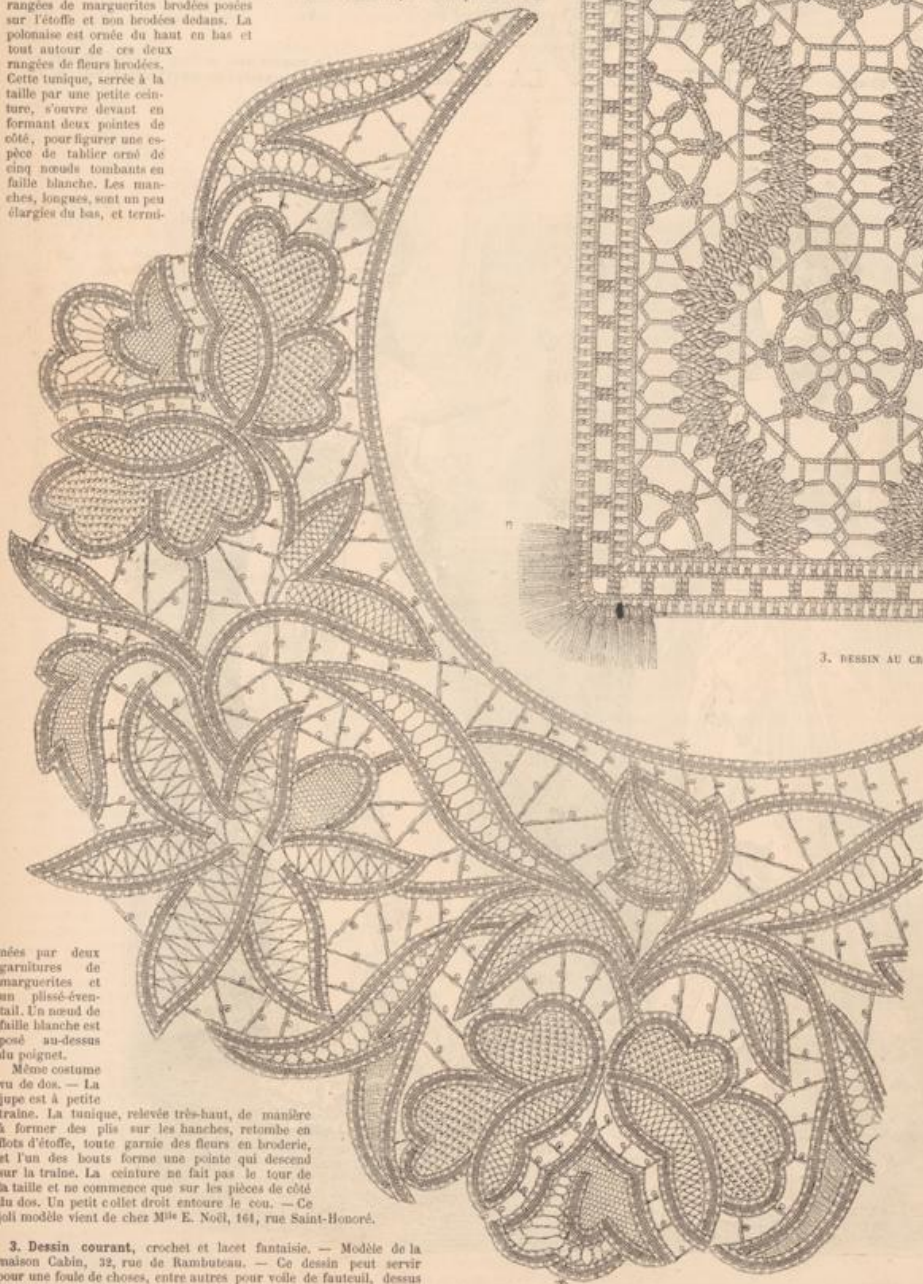
EXPLICATION DES GRAVURES

1-2. Toilette de jeune fille, pour dîners ou petites soirées, vue par devant. — Robe en cachemire blanc. Jupe bordée de trois plissés, au-dessus desquels sont placées deux rangées de marguerites brodées posées sur l'étoffe et non brodées dedans. La polonaise est ornée du haut en bas et tout autour de ces deux rangées de fleurs brodées. Cette tunique, serrée à la taille par une petite ceinture, s'ouvre devant en formant deux pointes de côté, pour figurer une espèce de tablier orné de cinq nœuds tombants en faille blanche. Les manches, longues, sont un peu élargies du bas, et termi-

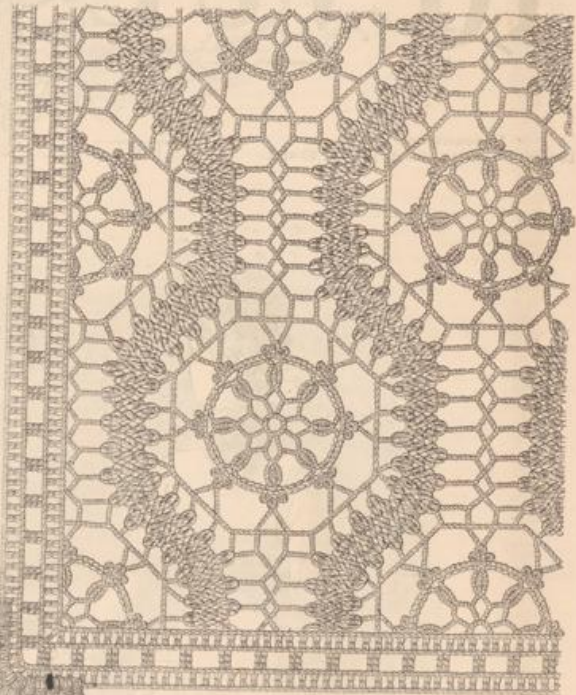
nées par deux garnitures de marguerites et un plissé-éventail. Un nœud de faille blanche est posé au-dessus du poignet.

Même costume vu de dos. — La jupe est à petite traine. La tunique, relevée très-haut, de manière à former des plis sur les hanches, retombe en flots d'étoffe, toute garnie des fleurs en broderie, et l'un des bouts forme une pointe qui descend sur la traine. La ceinture ne fait pas le tour de la taille et ne commence que sur les pièces de côté du dos. Un petit collet droit entoure le cou. — Ce joli modèle vient de chez M^{lle} E. Noël, 161, rue Saint-Honoré.

3. Dessin courant, crochet et lacet fantaisie. — Modèle de la maison Cabin, 32, rue de Rambuteau. — Ce dessin peut servir pour une foule de choses, entre autres pour voile de fauteuil, dessus d'écrédon, nappe de toilette, etc. Les parties mates formant encadrement aux rosaces sont en lacet. Tout le reste du travail se fait au



4. COL LOUIS XIII ET DENTELLE RENAISSANCE.



3. DESSIN AU CROCHET ET LACET.

de raccord. On fera de même pour la manchette assortie au col, représentée par le dessin 5. Lorsqu'on aura tracé ces deux objets sur de la moleskine ou du papier bien fort, il faudra coudre le lacet solidement, en suivant les contours du dessin. Ensuite on fera le remplissage avec des jours variés et des barrettes cordonnées sur fils lancés. Les barrettes reliant les motifs entre eux sont également cordonnées et ornées de picots. Pour la manière de faire les jours, voir l'explication dans les nos 69, 72, 73 et 75 de la *Revue de la Mode*, parus en 1872.

6. Dentelle Renaissance. — Cette jolie dentelle demande à être très-finement faite, c'est-à-dire qu'il faudra employer du lacet et du fil très-fins dans sa confection. Les personnes qui ne savent pas faire les jours Renaissance n'auront qu'à consulter les nos 69, 72, 73 et 75 de la *Revue de la Mode*; elles y trouveront une explication détaillée de chaque point avec dessin à l'appui.

7. Garniture pour bas de jupon. — Cette garniture est composée d'un entre-deux brodé au passé, d'un entre-deux en valenciennes anglaise et d'une dentelle assortie légèrement froncée. On pourrait également se servir de cette

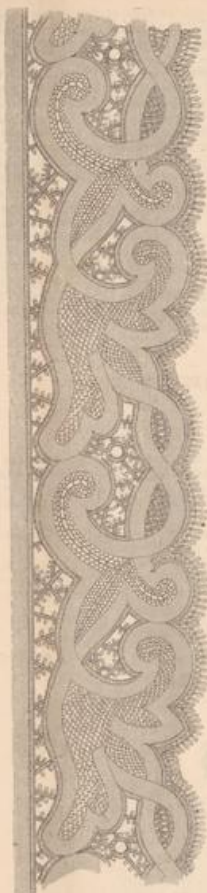
14-15. Co
soutache asso
crochet asso

16. Toilet
naise, en fail
ou gris bleu
remontant c
l'étoffe fixé a
de faille rose
rière.

17-18. Co
cachemire g
fe de soie
rayée, vue p
— Jupe e
rayée, bor
haut plissé

mples et barrettes.
clair qu'on pourra
pier maille par

chette Louis XIII
naissance. — Mo-
Lebel-Delalande,
18, rue Saint-Ho-
assin représente un
mitié du col, gran-
milieu juste est
cette étole. Pour
lier, il suffira, en
sin, de retourner
Fajuster au point



6. DENTELLE RENAISSANCE.

garniture pour autres objets de lingerie ou pour robes d'enfants.

8-9-10-11. Corbeille à papier, son ensemble en réduction et ses détails en grandeur naturelle. — Modèle de la maison Lebel-Delalande, Aux Annuaires. Cette jolie corbeille est en osier recouvert de drap de soldat, bleu ou rouge, orné de broderies au passé fait avec des laines de diverses couleurs. Le dessin 11 représente l'ensemble du panier. Le dessin 8 représente la bande qui orne le haut du panier, faisant tête au lambrequin représenté en grandeur naturelle par le dessin 10. Ce lambrequin, ainsi que le dessus du panier, dont la moitié est représentée par le dessin 9, sont en drap de soldat bleu. Les glands ornant le bas sont assortis à la broderie. Doublure de satin piqué à l'intérieur de la corbeille. Pour avoir notre modèle échantillonné, il suffit s'adresser à la maison d'ouvrage qui nous l'a communiqué.

12. Corbeille à cartes de visite. — Modèle de la maison Lebel-Delalande. Cette corbeille, de forme ovale, est en osier orné de galon frangé, rouge ou bleu. Au bas de la corbeille le galon est posé à plat, surmonté d'un ruché très-fourmi de ce même galon. Le fond de la corbeille est doublé de soie ou de cachemire de couleur assortie au galon.

13. Hotte, vide-poche. — Modèle de la maison Lebel-Delalande. Le travail de cette hotte



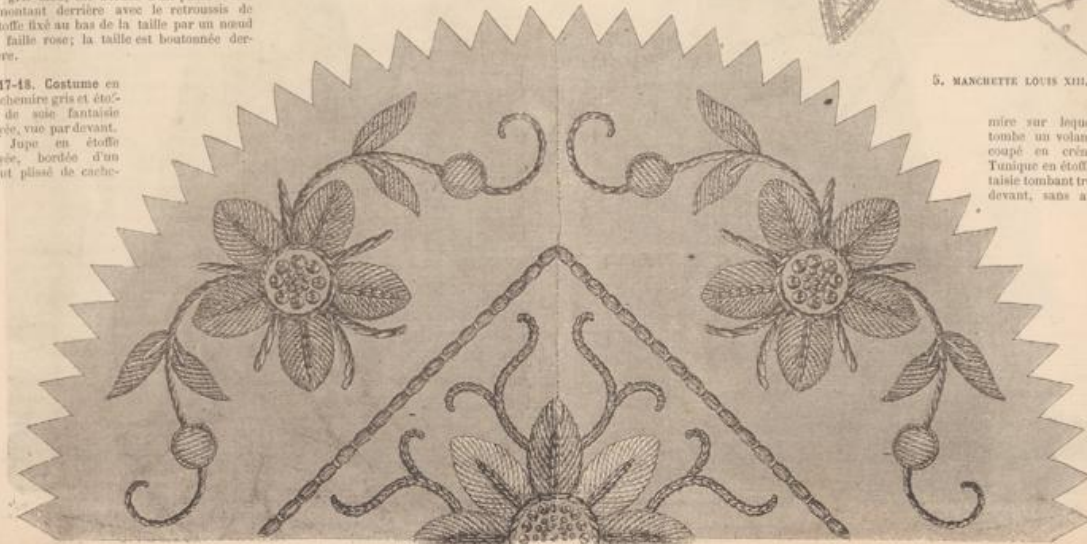
7. GARNITURE POUR BAS DE JUPON.

est le même que ce'ui de la corbeille à papier, expliqué plus haut. La hotte en osier est ornée d'un lambrequin découpé en dents aiguës terminées par des glands assortis à la broderie. Le même lambrequin, un peu moins haut, également orné de glands, recouvre le dossier.

14-15. Confection Daphnis, vue par devant et par derrière. — Confection en drap beige, garnie de coutache assortie, formant dessin sur le devant, sur les manches, les poches et les pattes derrière. Boutons au crochet assortis, façon de tailleur. — Modèle de la maison Tainturier, rue des Jéneurs.

16. Toilette en faille bleue et rose de la planche colorée, vue de dos. — La jupe est demi-longue. La polonaise, en faille ou en cachemire gris russe ou gris bleu, est bordée d'un plissé à tête remontant derrière avec le retroussis de l'étoffe fixé au bas de la taille par un noué de faille rose; la taille est boutonnée derrière.

17-18. Costume en cachemire gris et étoffe de soie fantaisie rayée, vue par devant. — Jupé en étoffe rayée, bordée d'un haut plissé de cache-



9. MOITIÉ DU DESSUS DE LA CORBEILLE À PAPIER FIG. 11 (VOIR À L'AUTRE PAGE).



5. MANCHETTE LOUIS XIII.

mère sur lequel retombe un volant découpé en créneaux. Tunique en étoffe fantaisie tombant très-bas devant, sans aucune

n fera de même
ette assortie au
par le dessin 3.
tracé ces deux
la moleskine ou
fort, il faudra
solidement, en
tours du dessin.
le remplissage
variés et des
onnées sur fils
arrettes reliant
eux sont égales
r la manière de
voir l'explica-
69, 72, 73 et
e de la Mode.

Renaissance.
entelle demande
nent faite, c'est-
dra employer du
rés-fils dans sa
personnes qui
faire les jours
suront qu'à con-
69, 72, 73 et 75
e de la Mode; elles
une explication
aque point avec

e pour bas de
e garniture est
n entre-deux
é, d'un entre-
cannons anglaise
lle assortie lé-
ée. On pourrait
servir de cette

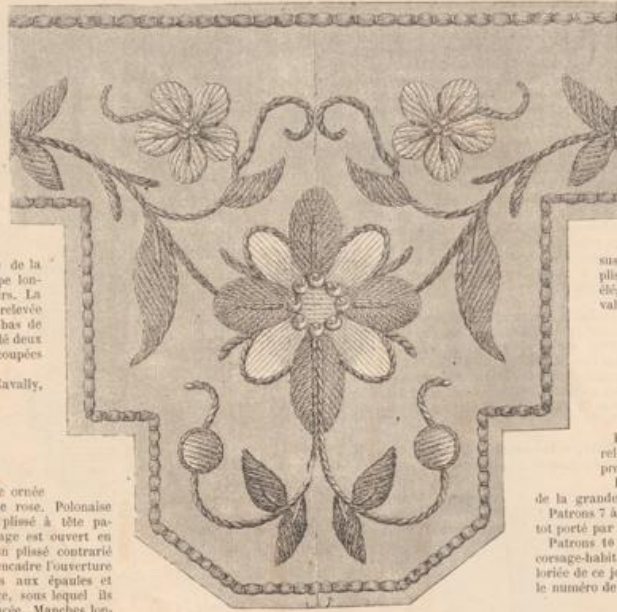
garniture. Corsage-cuirasse très-long, fermé devant, moitié fantaisie, moitié cachemire. Le cachemire forme bande tout autour et figure un second corsage plus court. Au cou, collet droit entouré d'un second collet à deux pointes relevées en étoffe fantaisie. Manche longue en cachemire, terminée par deux garnitures plates tombantes ouvertes au-dessous du bras.

Même costume vu par derrière. — La jupe est longue. La tunique est très-relevée au-dessous du corsage et retombe jusqu'au bas de la jupe. Corsage-cuirasse très-long derrière, orné au bas d'un plissé en cachemire traversé par deux pattes. — Modèle de la maison Cavalry.

19. Costume en faille et bourrette de la planche coloriée, vu par derrière. — Jupe longue bordée d'une haute bande en velours. La tunique, en bourrette, très-ample, est relevée de côté et derrière et retombe jusqu'au bas de la jupe; elle est bordée d'un haut effilé deux tons; de côté, en bas, de larges dents découpées sont placées sur un plissé en faille. Ces modèles viennent de la maison Cavalry, boulevard des Capucines, 8.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette en faille bleue et rose. — Jupe ornée au bas de trois hauts plissés de faille rose. Polonaise en faille bleu gris, garnie au bas d'un plissé à tête paré à ceux de la jupe. Devant, le corsage est ouvert en cœur; cette ouverture est garnie d'un plissé contrasté en faille rose. L'étoffe de la polonaise encadre l'ouverture de la robe par les plis lâches retenus aux épaules et froncés très-finement au bas du corsage, sous lequel ils descendent en formant une pointe froncée. Manches longues terminées par deux rangs de plissés roses avec nœud de côté. Cette robe ferme derrière.



10. LAMBREQUIN DE LA COPPEILLE A PAPIER, FIG. 11.

Costume en faille et bourrette de soie brune. — La jupe est terminée au bas par une haute bande de velours marron. Le devant est formé de plis en long. La tunique, en bourrette de soie, est garnie au bas d'un haut effilé marron deux tons. Un tablier en faille, formé de deux bandes croisées, va se rattacher derrière sous la basque du corsage. Celui-ci est en bourrette, de forme cuirasse, terminé en pointe devant et bordé au bas d'une bande de faille entourée elle-même d'un biais de velours. Le haut du corsage, garni de la même bande, s'ouvre en s'arrondissant sur un collet en faille très-montant. Les manches, longues, ont au bas un revers bordé d'un biais de velours posé au-dessus de dents découpées, d'où s'échappe un plissé éventail en faille marron. — Ces deux élégants costumes viennent de la maison Cavalry, boulevard des Capucines, 8.

PLANCHE DE PATRONS

Premier côté

Patrons 1 à 6. — Patrons en grandeur naturelle de la tunique dont le dessin se trouve à la première page du précédent numéro, fig. 1 et 2. Les mêmes patrons sont donnés au dixième de la grandeur.

Patrons 7 à 9. — Patrons en grandeur naturelle du paletot porté par la fig. 2 du précédent numéro.

Patrons 10 à 14. — Patrons en grandeur naturelle du corsage-habit dont le devant se trouve sur la gravure coloriée de ce jour; le dos est représenté par la fig. 19 dans le numéro de ce jour.

Second côté

N° 1. — Bordure pour confection d'hiver, à exécuter



14 et 15. CONFECTION DAPENIS, VUE PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

et laquette de soie
 terminée au bas
 de velours mar-
 mé de plus en long.
 rette de soie, est
 haut effilé marron
 en faille, formé de
 s, va se rattacher
 que du corsage.
 rette, de forme cui-
 ante devant et bordé
 de faille entourée
 de velours. Le
 arid de la même
 rrouissant sur un
 noutant. Les man-
 au bas un revers
 ours posé au-des-
 f'où s'échappe un
 rron. — Ces deux
 de la maison Ca-
 es, 8.

ATRONS

en grandeur natu-
 essin se trouve à la
 numéro, fig. 1 et 2.
 onnés au dixième

l'hiver, à exécuter



6^e Année. N° 299

Dimanche 23 Septembre 1877

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13. Quai Voltaire, à Paris

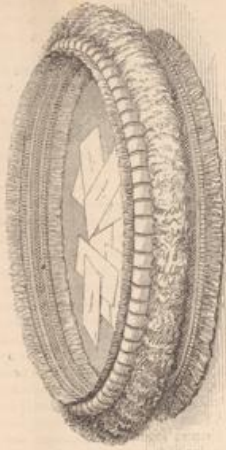
*Coiffures de la M^{lle} Cavalley, S. B. des Capucines - Parfums et savons de la Parfumerie
 Anon. 31, rue Quatre-Septembre - Corsets et Jupons de la M^{lle} de Plument, 33, rue Vivienne, 33.
 Garnitures de la M^{lle} Hallard et Martin, 68, B^{te} Sebastopol.*



12. CORSELLE A

lote riche ou pale
d'armes et jours d
N° 9. — Petite
d'enfant.
N° 10. — Pant
en chaînette sur d





12. CORBEILLE A CARTONS DE VISITE.

lote riche ou pale d'autel, à broder au plumetis, point d'armes et jours d'Alençon, sur nansouk, ou mousseline.
 No 9. — Petite garniture pour lingerie de fillette ou d'enfant.
 No 10. — Pantoufle d'homme à broder au passé ou en chaînette sur drap, sur cachemire ou sur satin; les

attributs de joueurs seront en applications de velours de coton ou de soie.
 No 11. — Bordure pour cache-corset.
 No 12. — Grande garniture à broder au plumetis, oilets, cordonnnet et broderie anglaise, pour jupon ou robe d'enfant. Le motif peut être détaché, et se répéter en semé dans la hauteur d'une robe ou sur un store ou des rideaux.
 No 13. — Garniture riche avec chimère, à broder en soutache ou en chaînette, pour robes et confection.
 No 14. — Garniture, feston et roses, pour lingerie.
 No 15. — Col marin pour enfant, à broder en soutache ou en chaînette.
 No 16. — Bordure en soutache moyenne, pour bas de jupon ou bordure de pelisse d'enfant.



11. CORBEILLE A PAPIER.



13. BOTTE VIDE-POCHE.

Nous venons de mettre en vente la quatrième édition de l'intéressant ouvrage de M^{me} MARIE DE SAVERNY, *La Femme chez elle et dans le monde*. Le succès de cet ouvrage, quoiqu'prévu, a dépassé notre attente. Il est impossible, en effet, de trouver un livre à la fois plus attrayant dans la forme, plus utile et plus pratique quant au fond. M^{me} Marie de Saverny, avec



16 [TOILETTE EN FAILLE BLEUE ET ROSE (VOIR LA PLANCHE COLORIÉE).

17. COSTUME EN CACHEMIRE ET SOIE (DEVANT).

19. COSTUME EN FAI LE ET BOCRRETTE (VOIR LA PLANCHE COLORIÉE).

18. COSTUME EN CACHEMIRE ET SOIE (DOS).

L'autorité d'une vraie femme du monde, d'une savante maîtresse de maison, d'un père tendre et intelligent, donne à son public féminin les plus excellents conseils sur le rôle complexe que la femme est appelée à jouer dans la société et dans la famille.

Le prix de ce volume est de 5 fr., pris dans nos bureaux. On peut le recevoir *francs par la poste*, en envoyant un mandat-poste de 5 fr. 50 à l'administrateur de la *Revue de la Mode*, 13 et 15, quai Voltaire, à Paris.

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

Longchamp, les courses, Trouville. Tout change, tout se déplace, et, au fond, c'est toujours la même chose. Pendant près de deux siècles, les modes de la belle saison s'exhibaient et se fixaient à Longchamp le vendredi et le samedi saints. « Tout Paris », en équipage, à cheval, en voiture de louage, à pied, ruisselait au dehors pour voir le défilé. On disait modestement : « J'irénerai ma robe neuve, mon chapeau nouveau; je me prépare une jolie toilette pour Longchamp. Pourvu qu'il fasse beau et que je n'aie rien de gâté par la pluie! » Qui s'inquiétait de Longchamp à cette heure? Qui se contentait d'une toilette neuve par saison? Ces temps d'innocence sont loin.

Depuis que les courses nombreuses établies au Bois offrent des occasions plus fréquentes d'exhibitions élégantes et de réunions mondaines, elles ont occupé le privilège de fixer la mode. Le Grand-Prix surtout est un moment solennel pour les prêtresses de l'inconscience déesse. A chaque course il faut une toilette nouvelle, plus fraîche, plus brillante. Votre voiture est un salon où vous emmenez, où vous recevez vos amis. Les tribunes, le pesage sont des lieux où faille, fleurs, cachemire et rubans se livrent « le bon combat », comme on disait autrefois. Le jour du Grand-Prix, on compte bien prendre des revanche, étaler un petit triomphe, écraser ses chères amies, regarder, comparer, surveiller l'apparition d'un nouveau.

Trouville, le bain de mer élégant par excellence, a aussi le privilège, depuis un certain nombre d'années, de servir de point de départ à la mode d'hiver. Les femmes les plus élégantes de Paris y sont rassemblées et forment une sorte de congrès auquel viennent se joindre les couturiers en renom, les grandes faiseuses, les modistes illustres. Chaque d'eux participe à la vie mondaine. On apporte des modèles nouveaux, des projets de modifications dans la coupe des vêtements. Une jeune et jolie couturière essaye par elle-même l'effet d'une création nouvelle. Vite elle est remarquée, questionnée par l'avant-garde de l'élégance. Si le modèle plaît, le voilà lancé, et sa créatrice du même coup.

De son côté, M^{me} X..., la célèbre modiste, comparait devant la princesse de S..., M^{me} de G..., M^{me} Z..., B..., T..., les reines de la mode; elle étale devant elles d'anciennes gravures, des croquis combinés d'après elles; on discute, on élimine, on adopte enfin telle ou telle forme de chapeau. Cette même « directrice » d'une grande maison de modes — parlons-en avec respect — a déjà su se faire remarquer aux courses de D..., par ses paris intelligents en faveur d'un cheval favori dont les quatre pieds lui ont, en un instant, gagné plus d'argent que ne lui en rapporte sa maison en une saison. Elle connaît la valeur des différentes écuries. Cela l'a déjà bien posée.

Et voilà une des mille et une curieuses manières dont se décident les modes.

L'écho des dernières conférences de Trouville nous a déjà appris que l'hiver commença sans grandes modifications dans le costume. Cependant un bruit léger « rassant la terre » s'éleva en faveur du retour des tournures, puis de celui des robes bouffantes. On commença par jeter les hauts cris, puis on y vint, et vint. Impossible de rien savoir encore. Mon devoir est de rapporter tous les bruits qui courent au sujet de l'habillement féminin. Si j'avais à décider, je serais peut-être moins embarrassé.

Bien des manans nous réclament des modèles de robe pour jeune fille de douze à quinze ans. Nous nous occupons de les satisfaire, quoique ce soit malaisé.

Les couturiers travaillent peu en général pour ce jeune monde qui se transforme à vue d'œil pour ainsi dire et qui a des formes peu communes à bien habiller. Voici cependant la description d'une charmante petite toilette très-simple pour enfant de douze ans et qu'on peut exécuter pour les deux ou trois années suivantes. C'est une robe en bourette neuzeuse laine et soie aux mille nuances fondues. Elle est courte, bien entendue, entièrement plissée en long, à l'épaule, devant et derrière, excepté sous les bras, et à plus très-haut. Aucune autre garniture que quelques pattes ou biais en faille bleu marine, jetées par-ci par-là pour fixer un pli. Une écharpe de même étoffe, dont les plis se forment naturellement, est placée en travers par devant, serre un peu les jambes et retombe derrière en deux grosses coques simplement nouées. L'encolure, dégagée, est entourée d'un plissé

en faille sur lequel on pose un grand col de guipure. Les manches, plates, s'ornent de même. Cette petite toilette, simple, jeune et gracieuse, vaut tout juste 150 francs en étoffe laine et soie, remarquons-le. Mais on peut l'exécuter en étoffe moins belle si l'on veut. Nous donnerons bientôt ce modèle.

MARIE DE SAVERNY.

LA FEMME EN VOYAGE

AUX EAUX

A Madame Louise B...

Tu m'écris, ma chère enfant, que tu fais de longues courses de montagne avec ton mari, et que tu en rapportes de vives couleurs sous un hâlé léger; ton appétit augmente dans des proportions inconnues jusqu'à présent. J'avais donc bien raison de te conseiller ce traitement si simple pour renouveler ton sang de Parisienne, privée de grand air pendant les deux tiers de l'année.

Quant au conseil que tu me demandes, je n'ai point à te le refuser, bien qu'il me fasse sourire. Comment on fait un bouquet?... Mais tout simplement en cueillant des fleurs, et... Ah! voilà, et?... Au fait, ce n'est pas encore si aisé; je m'en aperçois en voulant l'expliquer. Quel esprit, en apparence paradoxal, a donc dit : « Ce n'est qu'avec beaucoup de pratique que l'on arrive à défilier une bonne théorie? »

Ce sage axiome s'applique justement ici. Monsieur l'a dit avec une aimable ironie que tes bouquets ressemblent à des boîtes de foin... Cela t'a humiliée. Il y avait de quoi. Vengeons-nous.

Très-peu de personnes savent arranger des fleurs avec goût et grâce. A défaut de ce merveilleux instinct naturel, on peut arriver presque au même résultat par l'étude.

Au risque de recevoir une averse de vieilles roses et de courtes de dahlias, j'aurai l'audace d'affirmer cette apparence écornée : A Paris, on ne sait pas faire un bouquet.

Quelques rares fleuristes arrivent à savoir composer ce poème délicat auquel on peut faire dire tant de choses, mais encore faut-il qu'on leur donne des instructions très-précises.

Moi, qui ai tant de plaisir à rôder dans le Marché-aux-Fleurs, un des endroits de Paris où l'observateur trouve ample moisson d'amusantes observations des genres les plus différents, je ne puis contempler les boutiques des marchands de bouquets sans me sentir atteinte dans mon amour-propre de Française et de Parisienne.

Si, dans un bal, on plaçait sur une chaise, au centre du salon, la femme la plus jolie et la mieux habillée, puis qu'on l'entourait, en l'étoffant presque, d'un cercle de toutes les autres femmes vêtues de blanc, bien tassées les unes contre les autres, et celles-ci d'une autre ronde de femmes richement parées de bleu, bien serrées les unes contre les autres et ainsi de suite, en entourant le dernier rang d'une bande de velours blanc bien sanglé, et que, tout cela fait, les maîtres de la maison se misent à crier : Nous avons su réunir chez nous les plus jolies femmes de Paris. Les voilà rassemblées en un bouquet gigantesque!

Tu riras d'abord, puis tu crierais à ton tour que cet amas de beautés est horrible, qu'on ne distingue rien que trois ou quatre ronds de nuances différents; les toilettes seraient écrasées, perdues; les figures confuses, indistinctes; les individualités disparues, anéanties. Ce serait un massacre... des innocentes.

Eh bien, ma chère, c'est ainsi que l'on traite les fleurs ici, dans la capitale du goût.

Une bouquetière commence par choisir une ou deux roses, ou d'autres fleurs, n'importe; elle en forme le centre de sa botte fleurie, en les ficelant sur des tiges en fil d'archal et en les tenant un peu plus élevées au milieu; puis elle entoure ces roses d'un rang de malheureux boutons de roses thé, ou les serrant le plus possible; ensuite, elle met autour un rond de réséda bien serré; ce deuxième rang est cerclé d'oilettes panachées collées comme des harengs dans leur tonneau; s'il y a des fleurs qui se détestent, pas moyen d'échapper au voisinage détestant; on ne pourrait placer une épingle entre elles...

Elle habille bouquetière perpète ses ronds bien alignés avec l'insupportable confiance d'une longue expérience. Plus elle met de fleurs bien serrées, plus le bouquet sera beau et coûteux cher.

Elle en fait du même genre avec une seule espèce de fleurs.

Et ça s'appelle un bouquet!...

Malheureuses fleurs qui aimeraient tant à s'épanouir! Ah! bien oui! la fleuriste, la bouquetière parisienne les a guidées sur des tiges de fer, leur a mis un corset-cuirasse en papier. C'est solidement ficelé.

Qu'avez-vous fait, misérable? Un *CHOU-FLEUR*, et pas autre chose!

Et voilà l'étrange légume qu'un galant cavalier joveux aux charnantes femmes, la bombe admirative qu'on jette aux cantatrices, le délicat objet que l'on offre à sa fiancée!... Horreur!...

De même qu'au bal chaque femme doit avoir la liberté de se mouvoir gracieusement dans son élégante toilette et garder son individualité, tout en contribuant par sa beauté à l'ensemble charmant de la réunion, de même, dans un bouquet fait avec goût, chaque fleur doit avoir un espace suffisant pour s'épanouir à l'aise au milieu soit de son feuillage naturel, soit entourée de celui qu'il plaît d'y ajouter.

Il ne faut donc jamais servir les fleurs, mais les disposer légèrement, de manière à leur laisser, autant que possible, l'aspect qu'elles ont sur leur tige. On marie les genres et les espèces différentes suivant la dose de goût que l'on possède. J'ai vu faire des bouquets ravissants avec des fleurs très-modestes mélangées à des herbes folles, dont le nom botanique m'échappe, et disposées si gracieusement qu'un regard avec cent fois plus de plaisir que les assemblages savants des orgueilleuses fleurs de serre. D'autres préfèrent les bouquets composés d'une seule espèce de fleurs ou bien de plusieurs variétés de la même famille. A mon avis, ce ne sont pas les moins jolis, les moins élégants. L'œil se pose avec un douceur infinie sur le bleu si doux du myosotis entouré de sa pâle verlore. L'élégant lilas naturel ou d'un blanc pur plaît mieux isolé dans un grand vase. Le chrysanthème, le dahlia aux nuances savamment graduées sont bien plus décoratifs seuls que mélangés. Tout cela est affaire de goût personnel et ne peut s'indiquer d'une manière absolue.

Il me souvient d'avoir été visiter, aux environs de Paris, la jeune et gracieuse femme d'un de mes amis d'enfance. Ils n'étaient pas riches, ne possédaient ni serres, ni jardin luxueux. La maison, véritable chaumière d'éte, ne comptait que deux pièces aux deux étages. Mais la jeune femme était douée d'un goût exquis. Ravie de me faire les honneurs de son cher petit logis, elle avait moissonné dans les champs des brassées de coquelicots et de bluets, les avait disposés dans tous les coins, soit dans des vases, soit dans de petites caisses remplies de terre et couvertes de mousses vertes, étages jusqu'à mi-hauteur des murs. Cette décoration d'un rouge si beau, buvant la gaie lumière du jour, avivée ici par le vert de la mousse, adoucie là par le bleu des autres fleurs, produisait un effet d'une incomparable richesse.

Et c'étaient de bien humbles fleurs! Voilà ce qu'on peut faire avec presque rien quand on a un peu d'industrie et beaucoup de goût. Tant il est vrai que de tous les luxes celui des fleurs est le plus délicat, le plus charmant.

La disposition pyramidale est une des plus avantageuses pour le bouquet ordinaire. Le regard s'arrête d'abord sur le motif principal placé au sommet et descend complaisamment sur les fleurs savamment étagées, emmêlées de verdure qui fait ressortir la délicatesse des nuances.

On fait aussi, pour placer sur la table, de très-jolies corbeilles remplies de sable humide, légèrement bombé et couvert de mousse, dans lequel on plante des fleurs à queues courtes. Cela forme une décoration ravissante à petits parterres fleuris qui n'empêchent pas les convives de se voir, chose essentielle pour la gaieté du repas. Cela peut s'exécuter à la campagne avec les fleurs les plus modestes.

Il y a cent et une manières de disposer les fleurs dans l'appartement. Je conseillerais d'abord de ne pas y introduire de fleurs trop parfumées, à moins que la pièce ne soit très-grande et aérée de façon à ce que l'odeur n'incommode personne. Quel de plus splendide et de plus décoratif qu'une énorme brassée de roses aux nuances variées, placées dans un large vase grand feu de couleur bleu sombre ou rouge foncé? La rose est toujours la reine des fleurs, la plus doucement parfumée, la plus richement colorée.

Riche en beauté, riche en vertus, comme la femme parfaite dont elle est le charmant emblème.

N'est-ce pas ton avis, ma très-chère? A ce portrait tu dois te reconnaître.

Reçois donc, avec tous les petits conseils demandés, et dont tu sauras prendre l'esprit, l'expression de ma meilleure amitié.

MARIE DE SAVERNY.

Quand l'âge vous envahit, la ride est là, qui guette pour marquer les étapes de la vieillesse. Qu'il ferait bon vivre en conservant la jeunesse et la beauté! Tel fut l'heureux sort de Laferrère. Son cas ne sera plus une exception. Tout le monde peut aujourd'hui jouir de ce merveilleux avantage, grâce à l'eau et au savon dont se servait l'émillant artiste, et dont la recette est propagée par la maison de parfumerie, 25, rue d'Enghien. On sait quelle puissance possède l'*Eau Laferrère* pour effacer la ride. Le *Savon Laferrère*, onctueux comme du cold-cream et rafraîchissant au suprême degré, est exempt de ces acides qui donnent la dureté à tous les autres savons.

Cependant ment en d'allours doux. le soupçon que projet qu'un cont de prendre le lendemain. Toute la l'on avait à effet, cessait son père. L'ait du mod qu'elle ?... robe d'ama même joui M. de Briou son émotion son cheval mier déchiré. duel.

Robert av seurs en f chasse en c certain priv Pourtant, e val en laisse Au reste, es chée, car el preusement tait par ce maussade ;

Pelotonn de fourrier d'elle. M^{me} dans la gra des habits a Tous ces tudes et fa pour la ma aux yeux. hors d'elle, cadant à la riam et M

— Monsieur duit de vos

Madame accoutum à songer pas sir à se dé temps ce jo front et prit fille s'avant s'ébranlail, tin Bataille gée eut à baron Hecto l'occasion d' avait prépa derrière la M. de Ker tour, invita voyant que pouvait la h donnaient to lait le sol; e des clamour

— Je croi quelque péi rez peut-ê

— Ce n'es interromp ritable amaz fable.

— Oh! fit bien naturell nous, elles n'a guère de bois, rien ne de mon oncl Ce ne sera q avec tant de

— Soyez a moins vil...

La marqu mené de sif

— Voulez-

L'IDOLE

(Suite)

Cependant, tout à coup, et comme par miracle, cet éloigné, ment envers les bêtes de Saint-Hélô vint à céder, sans que, d'ailleurs, sa malice parût le moins du monde disposée à s'adoucir. Si son mari avait été capable de la mieux connaître, le soupçon lui serait aussitôt venu qu'elle nourrirait quel- que projet assez noir; mais le pauvre Robert n'éprouva qu'un contentement sans mélange quand il la vit accepter de prendre part à une grande chasse qui devait avoir lieu le lendemain de Noël dans les bois du marquis.

Toute la noblesse d'alentour s'y donnait rendez-vous, et l'on avait appris que la marquise y assisterait. Myriam, en effet, cessait pour cette fois de se dérober aux instances de son père. Le baron lui avait représenté qu'à elle aussi il fallait du mouvement, de l'air, de l'espace. Qui le sentait mieux qu'elle?... Et pourtant que de souvenirs quand elle reprit sa robe d'amazone! Elle l'avait portée pour la dernière fois ce même jour où, surprise par la présence inattendue de M. de Briey sur la côte de Kernovenoy et voulant cacher son émotion à son père, elle avait si témérairement lancé son cheval vers l'abîme, — ce jour qui avait vu le premier déchirement de son cœur, qui avait été la veille du duel.

Robert avait obtenu la permission de rejoindre les chasseurs en forêt. L'amiral et sa belle-fille devaient suivre la chasse en calèche, à moins qu'elle ne les conduisit sur un terrain privé d'obstacles, ce qui n'était guère probable. Pourtant, en cette prévision, un domestique menait un cheval en laisse. M^{me} d'Avrigné n'était pas fort habile écuyère. Au reste, elle ne souhaitait guère de se mêler à la chevauchée, car elle savait bien qu'elle ne serait l'objet d'aucun empressement des chasseurs. On la connaissait, on la redoutait parce qu'on la trouvait toujours froide, tranchante et maussade; on l'avait surnommée M^{me} la Bise.

Pelotonnée dans la calèche sous un lit de cachemires et de fourrures qui incommodaient fort l'amiral assis auprès d'elle, M^{me} la Bise devait subitement bien plus aigre quand, dans la grande allée du bois, elle aperçut Myriam au milieu des habits rouges.

Tous ces cavaliers devaient, riaient, prenaient des attitudes et faisaient plaffer leurs chevaux. Ce manège était pour la marquise, rien que pour la marquise. Cela sautait aux yeux. Mais ce qui acheva de mettre M^{me} d'Avrigné hors d'elle, ce fut de voir Robert, malgré ses défenses, caval- cendant à la gauche de sa cousine et précisément entre Myriam et M. de Kernovenoy.

— Monsieur, dit-elle à l'amiral, je suis fâchée que la conduite de votre fils m'oblige à vous laisser seul.

Madame la Bise aussitôt se fit mettre en selle. L'amiral, accoutumé à ces tempêtes et qui en avait vu d'autres, ne songea pas même à répondre. Il trouvait bien trop de plaisir à se débarrasser des fourrures qui l'étouffaient, car le temps ce jour-là était gris et presque tiède; il s'essuya le front et prit un bain d'air avec délices, pendant que sa belle-fille s'avancait vers les chasseurs. La troupe justement s'ébranlait, la meute déjà dévorait la piste indiquée par Martin Bataille. On allait attaquer un sanglier. M^{me} d'Avrigné eut à peine le loisir d'échanger avec Myriam et le baron Hector les compliments d'usage; elle ne trouva point l'occasion d'adresser à son mari l'orageuse sermonne qu'elle avait préparée. Robert, fuyant la scène conjugale, galopait derrière la meute.

M. de Kernovenoy, au moment de lancer son cheval à son tour, invita sa fille à le suivre. Mais la jeune marquise, voyant que sa cousine ne bougeait point, pensa qu'elle ne pourrait la laisser seule. — Les trompes sonnaient, les chiens donnaient toute leur voix, le galop de trente chevaux ébran- lait le sol; c'était dans toute la forêt un bruit grandissant et des clameurs infernales.

— Je crois, dit la marquise, que nous aurions désormais quelque peine à rejoindre la chasse; et puis vous ne le dési- rez peut-être pas...

— Ce n'est pas le désir qui me manque, c'est l'adresse, interrompit M^{me} d'Avrigné. Je ne suis pas, moi, une véritable amazone. Je ne tiendrai jamais de place dans la fable.

— Oh! fit Myriam, avec douceur, votre appréhension est bien naturelle. Ces courses offertes ne sont pas faites pour nous, elles offrent même du danger. Une femme à cheval n'a guère de défense. Mais si nous renonçons à courir sous bois, rien ne nous empêche de gagner de vitesse la calèche de mon oncle d'Avrigné que je vois dans l'allée devant nous. Ce ne sera qu'un temps de galop. Je saluerai mon oncle avec tant de plaisir...

— Soyez sûre, madame, qu'il n'éprouverait pas un plaisir moins vif... non pourtant sans quelque embarras, j'imagine. La marquise la regarda; mais M^{me} la Bise avait com- mencé de siffler:

— Voulez-vous me permettre de vous adresser une ques-

tion? continua-t-elle. M. de Vertelles ne fait-il point partie de la chasse?

— Cette question me fait croire que vous ne connaissez pas M. de Vertelles.

— Je vous demande pardon, je l'ai vu... une seule fois, il est vrai... le jour de votre mariage.

— Eh! bien, répondit Myriam avec sa gravité hautaine, le marquis alors marchait à l'aide de sa canne qui ne lui suffit plus; il lui faut maintenant celle de mon bras.

M^{me} d'Avrigné sourit.

— Ah! murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même, on a rarement vu si belle Antigone.

— Madame, dit froidement la marquise, je vous recon- velle ma proposition de rejoindre la calèche de l'amiral.

— Je n'y vois aucun inconvénient, M. de Vertelles n'étant point en forêt. C'est lui, ce n'est pas vous que M. d'Avrigné redoute un peu de voir... Oh! seulement un peu.

— Mon Dieu! fit Myriam, vous avez employé tout à l'heure un mot que je suis forcée de vous rappeler... C'est le mot: j'imagine... Quand vous prétez une paille crainte à mon oncle, êtes-vous bien sûre de n'être pas toujours la victime d'une imagination trop vive? Je ne connais pas de raisons à l'amiral pour avoir retiré à M. de Vertelles le respect et l'affection qu'il lui a toujours témoignés.

M^{me} la Bise poussa sa monture plus près de celle de sa compagne.

— Il ne lui a rien retiré, dit-elle; au contraire. Mais il est une chose que vous ignorez, une chose délicate et que je vais vous dire... Oh! vous serez indulgente... Au commen- cement de cet hiver, chez M^{me} de Lusange qui n'est plus et qui vous a, je crois, légué son grand bien, l'amiral a beau- coup vu M. de Briey... C'est ce qui l'embarrassa à présent devant le marquis... Et tenez la voiture prend une autre allée...

Tout cela n'était que le plus abominable petit mensonge. L'amiral n'avait point revu le comte Maxence depuis leur rencontre dans cette même partie du bois, au mois de mai. Il n'aurait éprouvé aucune répugnance à se trouver en pré- sence du marquis. Il en avait davantage à se retrouver avec Myriam, à laquelle il ne pardonnait pas ses anciens délais envers son fils préféré. C'était pour cela qu'il venait de faire tourner la calèche; c'était sa sœur qu'il fuyait.

— Madame, répondit la marquise très-pâle, mais toujours calme, je vais donc rejoindre seule M. d'Avrigné; à moins qu'il ne vous plaise que devant vous je lui demande si, vrai- ment, il m'a fait à ce point injure? Jusque-là...

— Jusque-là, interrompit Léopoldine, vous croirez que mon imagination travaille... Oh! je ne veux pas vous re- venir, madame, mais seulement vous donner un conseil. Il y aura d'autres chasses et d'autres occasions pour vous de rencontrer l'amiral et son fils. Vous feriez bien de les attendre... Il n'est point de fidélités si longues qu'elles ne finissent par se lasser... Et quand on est beau, riche, partout recher- ché... Enfin, M. d'Avrigné sera bien moins en peine devant M. de Vertelles et devant vous dans quelque temps... quand le comte Maxence sera marié.

Myriam ne répondit pas et mit son cheval au galop.

Ce qui se passait dans son esprit et dans son cœur, elle essaya d'abord de s'en rendre compte et n'y réussit pas. C'était comme un souverain dégoût de toutes choses, comme un déchirement mortel. Au train dont son cheval dévorait l'espace, elle allait atteindre la calèche; mais elle le fit tour- ner brusquement et l'engagea sous la ramure. Les chênes entre-choquaient au-dessus de sa tête leurs longs bras dé- pouillés; la route qu'elle suivait la ramena au bord de la Veyle. Elle entendait à ses pieds le mugissement de l'eau; là-bas, au fond du bois, les trompes, la meute hurlante. Tous ces bruits arrivaient à son oreille comme à travers un rêve. N'était-ce pas des échos de l'autre monde?... Quant à celui-ci, il lui semblait qu'elle n'en était plus. Du moins, ja- mais elle n'avait éprouvé cet honnête et violent désir de cesser à l'instant d'en être. Jamais elle n'avait senti si vive- ment que tout y est petit, faux et lâche. Tout à coup elle arrêta sa monture, et passant lentement la main sur son front comme pour se rappeler à la raison et à la réalité, elle dit tout haut:

— Pourquoi donc M. de Briey ne se marierait-il pas? Est-ce que je suis folle?

Puis elle eut un sourire convulsif. Sa bouche charmante s'ouvrit comme un arc trop tendu qui va se briser. La dou- leur, le dédain, l'ironie s'y peignaient avec trop d'éloquence. De pareils sourires devaient déchirer les lèvres. La jeune marquise venait de reconnaître le chemin où le hasard l'avait conduite: c'était celui de Carnot.

Machinalement, elle le suivit... Bientôt elle aperçut les premières masses du village blotties sous les arbres. Plus près de la rivière s'élevait une maison de meilleure appa- rence, aux murs blancs, au toit de tuiles rouges et qu'entou- rait un jardin:

— C'est là! dit-elle.

Un instant, elle eut la pensée de ne pas aller plus loin; mais une force invincible désormais la poussait en avant; et toujours, elle murmurait:

— C'est là.

Où, c'était bien là qu'au dernier printemps le comte Maxence, achevant lentement sa convalescence après sa blessure, s'était retiré pour être plus près de Saint-Hélô. Une

seule personne, au château, l'ignorait alors. C'était elle. Tout le monde connaissait et admirait cette patience géné- reuse et ce grand respect. Elle seule ne s'en doutait même pas. Au moment où elle l'avait appris, déjà il ne lui était plus permis de paraître le savoir. A présent la maison était close. Rien de plus juste. Un grand amour y était mort; ce n'était plus qu'une tombe.

Myriam en fit le tour. Arrivée de l'autre côté, celui qui regardait au loin le ciel gris se confondant comme une dou- ble brume avec la mer, elle vit un homme à l'une des croi- sées. Il la salua et sourit. Alors la marquise tourna bride encore une fois.

Le capitaine Gourmalec, qui fumait sa pipe à cette fenê- tre, entra en se frottant les mains dans sa chambre, dis- posa sur la table son écritoire, du papier, une plume taillée de frais, le flacon d'eau-de-vie qui était plein, la carafe qui était aux trois quarts vide et se mit à pester; il voyait bien le gingembre, mais il ne trouvait pas le poivre.

Enfin, il le découvrit, saisit, fit la mixture, en lut une gorgée et trempa sa plume dans l'encre:

— Allons! gronnait-il, ce n'est pas aujourd'hui que mes idées dérapent comme la jeune Anna l'an dernier à Sunderland. Je ne sais que dire.

Et il écrivit:

« A monsieur le commandant Lambert, à Paris.
« La présente est pour vous apprendre que nous avons « le vent debout. Laissons-nous donc pousser et ne capitons « point. Gourmalec vous a promis de veiller, il tient sa pro- « messe. Aujourd'hui, il faisait son quart, et vous allez sa- « voir ce qu'il a vu.
« Il faut croire que nous occupons joliment les petites « penes de la jeune dame, car, cette après-midi, elle est « venue de sa personne et à cheval en reconnaissance de « notre côté. Par exemple, je crois bien que je lui ai pro- « duit l'effet du diable à six fenêtres. Elle m'a aperçue, et part! « la voilà partie! Elle court encore... »

La-dessus, Jean Pierre-Gaspard interrompit sa lettre en se disant:

— Pourvu qu'elle n'aille pas se casser contre les ché- nes!... Oh! oh! nous la voulons tout entière, la mignonne! Les morceaux n'en seraient pas bons.

Tourmenté par cette crainte si charitable, il entra dans la chambre voisine et ouvrit la fenêtre qui donnait de l'autre côté de la maison sur le jardin et la route du bac. Il ne vit rien que le branchage noir, mais il entendit un furieux gal- lop et plus loin la meute et les cors.

— Sarpelieu! reprit-il, ce sont les habits rouges! Elle va rejoindre la chasse. Voilà un accoutrement de massacre qui a bel air et qui sérait bien à notre Maxence... Je suis sûr qu'elle le trouverait encore plus beau.

Puis le bon Gourmalec poussa un grand soupir:

— Mais le jeune homme n'est pas là!

Tout pensif, il retourna à son gros et à sa lettre.

Myriam avait couru longtemps la fièvre aux mains, la tête en feu. Cent fois les branches lasses froiblèrent son visage qu'elle aurait dû déchirer; cent fois les brusques ressauts du terrain la mirent en danger d'une chute mor- telle. La jeune marquise eût été insensible en ce moment à d'autres périls, car les derniers mots de sa cousine d'Avrigné retentissaient à son oreille: « Quand le comte Maxence sera marié!... » Cette femme, d'éducation si vulgaire, n'avait-elle point menti dans la bassesse de son cœur? Si cela était vrai, que faisait Gourmalec à Carnot? Myriam le connaissait; elle savait que c'était lui qui, avec le commandant Humbert, assistait naguère M. de Briey dans le duel, qu'il avait soigné le blessé dans sa maison où jamais il ne se serait avisé de demeurer pour sa propre satisfaction un seul jour. Ses intérêts l'appelaient au loin. Veillait-il à ceux d'un au- tre? Pourquoi était-il à Carnot?

— Que m'importe? murmura-t-elle.

D'où lui venait cette curiosité douloureuse? Le capitaine Gourmalec avait apparemment bien le droit d'être chez lui. Le comte Maxence avait le droit d'aimer une femme, et même toutes les femmes, une seule exceptée. Ce droit, c'était envers elle qu'il cessait de l'avoir. Il n'y avait qu'elle justement qu'il ne lui fût pas permis d'aimer.

Myriam se sentait haïe. L'incalculable succédait en elle au jeu violent des nerfs et au feu de la fièvre qui l'avait et son cheval fatigué, trompé de peur, ralentit aussitôt son al- lure. La marquise n'y prit point garde et continua d'avancer dans la direction du bac, le front incliné, les yeux à demi clos, comme si elle avait voulu se prémunir contre les vi- sions qui se levaient devant elle sur le chemin. Ce fut ainsi qu'elle atteignit sans le voir un homme qui marchait lente- ment dans le même sentier. Elle ne l'aperçut qu'à l'instant où il se rangeait pour lui livrer passage.

— Martin! dit-elle.

Le vieux gante avait préparé la journée; mais l'âge qui commençait à l'aloûter ne lui avait pas permis de prendre une part plus active à la chasse; il retourna pédestrement au château. A l'appel de sa maîtresse, il tressaillit de tout son corps. Depuis six mois, elle avait cessé de lui adresser la parole et se bornait, quand elle le rencontrait, à lui ren- dre son salut d'un signe ou d'un geste. Elle n'oubliait pas que sa sœur elle-même avait cessé de lui adresser la parole, avait été l'œuvre du vieux serviteur. Depuis, elle en avait

assez souffert pour que son ressentiment ne s'éteignit point; mais en ce moment, ayant si peu de courage contre elle-même, comment en aurait-elle eu contre les autres?

— Martin, dit-elle, je n'en puis plus. Aide-moi à descendre, je t'en prie.

Il présenta sa large main calleuse, la marquise y posa son petit pied. Une fois à terre, elle se soutenait à peine, et, rencontrant un arbre, elle s'y adossa. Le mouvement de la course avait détaché ses cheveux qui lui couvraient presque tout le visage; Martin ne put qu'en deviner la pâleur. Il mit un genou sur le chemin, dans le lit de feuilles sèches.

— Vous ne m'en voulez donc plus? demanda-t-il.

Myriam, sans répondre, s'appuya sur cette vieille épaule fidèle. Les larmes qui la suffoquaient éclatèrent. Le vieillard en sentit une qui roula jusque sur son visage, et recut, comme en extase, cette pluie béate.

— Oui, d'abord, disait-il, pleurez, cela vous soulagera; mais, moi, le vieux Martin, moi qui suis un homme des bois, je peux sécher ces pleurs-là d'un mot et je le ferai. On ne m'empêchera point de parler, et vous-même à présent vous aurez beau me le défendre! Tout le monde vous aime; mais les autres, en vous aimant, pensent à eux. Pourquoi que vous les rendez heureux, ils ne se soucient guère que vous ayez les yeux rouges le matin et que votre visage devienne blanc comme si tout votre sang voulait s'en aller de vos veines. Le vieux Martin vous aime pour vous; jamais il n'a pensé à lui. Il a en de la patience depuis six mois. Vous ne lui disiez rien; il ne voulait pas vous importuner ni vous fâcher davantage, quoique souvent il ait senti son vieux cœur bien gros; il espérait que vous craigniez à lui quelque jour. Il n'y a que lui que vous ne craigniez point. En attendant, il travaillait à rassembler de quoi vous consoler et vous faire voir clair dans les jours à venir quand le moment aura sonné. Allez! il sait d'où vous venez à cette heure. De la maison de Carnot, n'est-ce pas? Vous l'avez peut-être trouvée fermée si le maître est allé à Vannes ou à Nantes pour voir son navire. C'est cela qui vous fait peur et vous fait pleurer... Gourmandez revendra; il a promis d'être là toujours, et Martin, depuis un mois, a fait bien des fois le chemin, car c'est là où l'on apprend ce que pense le jeune homme...

— Tais-toi! balbutia Myriam. Je ne veux pas savoir de qui tu parles. Et si je le savais, je te répondrais: Que m'importe?...

— Là, mon Dieu, que vous importe? Ce n'est pas la peine de vous cacher du vieux Martin ni de vous mentir à vous-même. Si vous le voulez, mettons que cela ne vous fait rien... Oh! rien de rien! Je ne vous dirai donc pas que le jeune homme s'est retiré chez lui en Bourgogne, parce qu'à Paris il a de la parenté qui voulait le marier... Des gens qui se mêlent de tout! Lui, bien sûr, ne voulait pas. Mais alors on jassait; le duel a fait du tapage. Cela ne lui convenait point. Il parait qu'en Bourgogne il a un château. Il n'en sortira plus à présent. Et c'est là qu'il attendra.

— Tais-toi! tais-toi! s'écria-t-elle; ce que tu dis ne te fait-il pas peur? Que vas-tu penser de moi qui t'ai écouté, de moi qui suis pourtant la marquise de Vertailles?

— Ce que je pensais de vous, répéta Martin... Oh! là, ce que j'en ai toujours pensé depuis le matin... Vous vous en souvenez bien de ce matin-là, il y a quinze ans, quand vous montiez sur mon épaule le long du vieux jasmin contre la fenêtre de la tour? Je me disais alors que vous étiez la petite élie du bon Dieu!...

— Ecoutez, interrompit la marquise qu'agitait un tremblement convulsif, voici la chasse qui revient. Je veux regagner le château avant qu'elle n'y rentre; il me semble qu'un malheur m'y attend et que je vais être punie.

XVI

Punie, elle crut l'être.

Vers le milieu de l'après-midi, le marquis s'était subitement trouvé fort mal. Il eut une longue syncope. Tout le monde craignit que ce ne fût le commencement du dernier sommeil. Pourtant il se réveilla au bout d'une heure, et déjà l'on se rassura autour de lui. Son premier mot avait été pour demander la marquise. Apprenant que Myriam n'était pas encore de retour, il dit:

— J'attendrai. Priez la méchante visiteuse de repasser ce soir.

— De quelle visiteuse voulez-vous parler, monsieur le marquis?

Il se mit à rire.

— Mes enfants, je parle de la Mort.

Les gens se dirent:

— Il divague.

On l'avait porté sur son grand lit pesamment drapé; sa chambre, située au-dessus du salon, avait justement la même grandeur. Les murailles en étaient tendues de soie verte; le plafond en était fait de riches solives; le parquet de traverses de chêne et d'acajou massif, suivant la mode introduite au dernier siècle, dans la province, par les riches amateurs de Nantes, grands marchands de bois des îles. Toute cette décoration sévère rendait la vaste pièce fort sombre.

Le malade eut encore une fantaisie que l'on attribua au délire; il commanda qu'à l'instant on allumât les grands

candélabres de la cheminée et le lustre en cristal de Hollande. Trente bougies répandirent un flot de lumière. Une des femmes de service murmura dans frissonnant:

— Il veut voir la visiteuse.

Le marquis, lui, se disait:

— Je lirai sur le visage de ceux que je quitte...

Mais alors un autre serviteur se prit à grommeler:

— Ne dirait-on pas d'une fête?

Celui-là, le mourant l'entendit:

— Ne sera-ce pas une fête pour la fiancée du comte

Maxence, murmura-t-il...

... Oui, la fête de la délivrance!

Myriam entra alors précipitamment. En traversant le parc, elle avait rencontré un émissaire qui se rendait à Vannes pour y quêrer l'abbé de Vertailles, chanoine de la cathédrale et cousin du marquis. Elle ne prit point le temps de quitter sa robe d'amazone.

— Bonjour, mignonne chasseresse! lui dit le malade.

Et souriant encore:

— J'espère, ajouta-t-il, que les couleurs de sanglier ne vous suivent pas... Ils font bien du bruit, ces habits rouges!

Myriam le regarda. Cette gaieté la déchirait. Mais aussitôt elle en vit la cause sublime et profonde. La paix était rentrée dans le cœur du vieillard après les derniers orages. Il lui apparut de nouveau transfiguré. Cette face décharnée avait retrouvé subitement toute sa sérénité d'autrefois; la flamme du suprême renoncement s'allumait dans ses rides, l'espérance auguste illuminait ce masque mortuaire. La jeune femme vint s'agenouiller auprès du lit; le malade passa suivant sa coutume la main sur sa chevelure et, se soulevant par un grand effort, se pencha et lui mit un baiser au front.

D'un geste alors, il congédia les serviteurs.

— Chère fille, je ne pouvais partir sans vous avoir revu. Je vous dois ma bénédiction en retour des joies que vous m'avez données.

— Non, murmura-t-elle, non, monsieur... vous ne me devez plus que le pardon.

— On a reconnu là-haut qu'il fallait me laisser au moins le loisir de payer ma dette. Dieu est bon, voyez-vous; il n'a pas voulu que vous eussiez plus tard à dire de Louis de Vertailles: « Il est parti comme un vilain sans prendre congé. »

— Monsieur, dit Myriam à voix basse, ne pouvez-vous comprendre le mal que vous me faites. Êtes-vous sûr que je mérite encore votre tendresse? Savez-vous si je suis toujours restée digne du bien que vous m'avez fait et que vous pensez de moi?

— Vous avez été ferme, loyale et fidèle. Aussi la récompense vous arrive...

— Et si j'avais cessé d'être loyale? s'écria-t-elle... Si j'avais cédé une fois à des pensées?...

— Une fois. Avez-vous dit une fois?

Et le marquis se remit à rire doucement:

— Rien qu'une fois! répéta-t-il. Encore faut-il que vous ayez beaucoup souffert pour vous être abandonnée à cette grande révolte intérieure!... Puis-je savoir si elle a été durable?... Combien avez-vous donné de minutes au péché? Une fois!... O pureté charmante et sainte, quel dommage que la vie doive te troubler un jour!... Chère fille, fais approcher ta mignonne oreille. Ferme les yeux pour écouter ce qu'il me reste à te dire... Tu as été l'épouse sans tache d'un fantôme, tu seras l'épouse glorieuse du plus beau et du plus noble des vivants.

— Oh! fit-elle, après ce que je viens de vous dire...

— N'est-ce pas aujourd'hui le 26 décembre? reprit le vieillard... Deux printemps, deux étés, deux automnes, presque trois hivers, oh! le deuil maussade. Si j'ajoute à toute cette longue suite de jours les six mois écoulés depuis que vous êtes devenue marquise de Vertailles, je vous aurai fait tristement attendre.

— Épargnez-moi, monsieur, je vous en prie.

— Mais aussi, marquise, la Noël de la seconde année sera le jour de la renaissance... Moi, je vous encouragerai, je vous sourirai sous ma pierre... Ce jour-là vous m'apporterez des fleurs, et s'il y avait un bouton sous le givre dans mon jardin des roses, ce souvenir me serait bien cher... Ne m'interrompez plus, Myriam... Il faut que je conserve mes forces... Sachez, enfant, que j'ai tout prévu... C'est moi qui veux régler votre bonheur. Le même lieu qui a vu l'épreuve doit en voir le prix enfin obtenu... Vous l'aurez mérité tous les deux. C'est à Saint-Hélène, le 25 décembre, dans deux ans, que vous recevrez M. de Briey...

— Vous êtes sans pitié, monsieur, dit Myriam... Vous ne pensez pas que je pourrais être morte moi-même auparavant de douleur et de regrets.

— Gardez-vous-en bien, dit-il, car il me serait demandé compte là-haut d'un si grand dommage causé ici-bas. On me dirait: « Voilà donc le bien que tu as su faire!... Nous ne t'avions pas demandé de nous rendre cette enfant. S'il ne s'agissait que de la reprendre, nous n'avions pas besoin de toi. »

— Pourtant, reprit-elle, votre bonté m'accable, et, je vous le dis, elle me tue...

— C'est ici que viendra le comte Maxence, continua le marquis. Et d'abord vous lui direz que je l'ai béni comme je vous bénis vous-même... Maintenant, allez, ma fille. Mon heure est plus proche que personne autour de moi ne veut le

croire, et il me reste à remplir auprès de vous le dernier des devoirs, le plus difficile de tous... Avec l'aide de Dieu, je l'accomplirai... Mon Dieu, vous permettez que mes lèvres ne se glacient point trop vite... Pensez-vous, marquise, que la chasse soit terminée et que je revais bientôt votre père?

Il sembla qu'une puissance mystérieuse lui envoyait à l'instant une réponse: les trompes éclatèrent de l'autre côté de la Voyle. Une partie de la chasse revenait au château. Un grand repas y avait été préparé, la table même était dressée et supportait trente couverts. Les chasseurs entraînaient le bac, laissant derrière eux les piqueurs et les valets, qui faisaient passer les chevaux et les chiens. Après une rude journée, excités par la course, le plaisir et le succès, car le sanglier avait été pris, tourmentés par un appétit sauvage, ils formaient vraiment une bande joyeuse; le baron Hector lui-même, gagné par l'exemple, au milieu de cette jeunesse, se déridait: on l'avait vu rire.

PAUL PERRET.

(A suivre.)

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

Potage julienne.
Sole au beurre.
Lièvre en civet.
Canetons rôtis à l'orange.
Haricots à la poêle.
Salade.
Crème au laurier-cerise.

DESSERT:

Pêches admirables — Raisin muscat.

UN CORDON BLEU.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La maison Bardé sœurs, couturières, 31, rue de Penthièvre, à Paris, recommandée par la *Revue de la Mode*, envoie franco échantillons d'étoffes pour robes, costumes, confections, à des prix modérés. Joins modèles. Nouveautés pour l'automne. Maison de confiance. — Envoyer corsage et longueur de jupe.

Nous engageons nos lectrices qui veulent souscrire aux émissions à consulter le *Monteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire, qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse. Envoi de numéros sur demande affranchie.

PATÉ ÉPILATOIRE DUSSEY. — Nous recommandons à nos lectrices cet excellent produit, le seul qui offre une entière sécurité. Chez M^{me} Dussey, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Le numéro du *Journal de Musique* qui a paru le 15 septembre contient avec le texte la musique suivante:

Le Banier, poésie de Brizeux, musique de Léon Kreutzer.
Minuetto, pour piano, musique de Dancke.
Largo, pour piano, musique de Haessler.

Le numéro: 40 centimes (13, quai Voltaire).

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Tout sourit, étant jeune; tout est larmes, étant vieux.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.